



COL. ROBERT STEPHENSON SMITH BADEN-POWELL.

Pretoria, Transvaal, 10 avril.—On annonce ici que le colonel Baden-Powell, commandant des troupes anglaises à Mafeking, est mort.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 11 avril 1900) and Temperature (Fahrheit Centigrade). Rows include 7 h du matin, Midi, 3 P. M., and 4 P. M.

Bureau météorologique.

Washington, 11 avril.—Indications pour la Louisiane.—Tempé.—beu jeudi et plus froid dans l'extéme partie sud; beau vendredi et chaud; vents frais du nord.

L'ELECTION

MARDI PROCHAIN

L'heure solennelle approche. Dans trois ou quatre jours, mardi prochain, ont lieu nos grandes élections d'Etat. Elles sont appelées à résoudre les plus graves questions, non seulement au point de vue des intérêts matériels, mais aussi et surtout au point de vue de l'honneur et de la dignité du pays.

Il s'agit de prouver au monde, et spécialement à l'Union américaine, que nous étions dans le droit et que nous accomplissions notre devoir, en résistant, sans jamais broncher, aux attaques incessantes du républicanisme; en défendant les idées et les principes qui dominent, parmi nous, depuis plusieurs générations.

Louisiane. Mais il nous faut mieux que cela; il nous faut une manifestation qui réduise pour jamais au silence non seulement nos ennemis déclarés—plût à Dieu que nous n'ayons pas d'autres adversaires à combattre—mais les faux amis qui ne nous tendent la main que pour mieux nous trahir; qui se déclarent perfidement plus démocrates que la démocratie, et n'ont d'autre but que de la faire verser dans le républicanisme.

Il a surgi, depuis quelque temps, ici et ailleurs, non se vons nous pas d'autres ad versaires à combattre—mais les faux amis qui ne nous tendent la main que pour mieux nous trahir; qui se déclarent perfidement plus démocrates que la démocratie, et n'ont d'autre but que de la faire verser dans le républicanisme.

Jusqu'ici, les campagnes ont dit leur mot et prononcé leur arrêt. Nous n'avons rien à redouter de ce côté-là. Reste la grande ville dont on attend avec impatience la manifestation. C'est elle qui doit prononcer en dernier lieu et donner à l'élection son véritable caractère.

Lancement du "Montcalm"

On a procédé, tout récemment, dans les établissements de la Société des forges et chantiers de la Méditerranée, à la Seyne-sur-Mer, au lancement du croiseur cuirassé "Montcalm". Cette opération s'est effectuée très rapidement et sans aucun incident.

en surcharge, 1,600 tonnes. Le rayon d'action, dans le premier cas, avec l'approvisionnement normal, sera de 6 500 milles à la vitesse marime, et dans le second cas, avec la surcharge, de 10,900 milles à 10 nœuds et de 1,920 milles à la vitesse maxima.

L'artillerie se composera de 2 canons de 194 mm; 8 de 164 mm; 7; 4 de 100 mm; 16 de 47 mm; 6 de 37 mm; 2 de 65 mm (pour la compagnie de débarquement) et deux tubes lance-torpilles sous-marins.

L'équipage comprendra 32 officiers et 583 officiers-mariniers, quartiers-maitres et marins.

Le prix de revient total prévu est de 22,284,900 francs, dont 2,291,000 francs pour l'artillerie et 109,000 francs pour les torpilles.

Le "Montcalm", qui a été commandé le 22 décembre 1897, devra être achevé le 18 avril 1901.

PÉLERINAGE

PETITS SOLDATS.

Bien mince d'apparence, grand dans sa simplicité, le fait m'apparaît digne d'être conté. A notre époque louche de compromissions, à notre heure mesquine de respect humain, il prend l'ampleur d'un enseignement... Et est d'un fier exemple... J'en viens d'être le mondeste témoin; il a troublé mes yeux, chauffé ma poitrine de soldat, d'humble soldat, pauvre monteur de garde depuis vingt-cinq ans, qui ai, bien qu'adolecent, vivant en moi le souvenir des désastres de la Patrie et qui, encaissant les coups de la paix, ne connais pas la guerre.

Le héros de cette page, lui, la connaissait; soldat aux débuts de la sinistre campagne, il ne comptait que plus tard l'épaulette, mais il avait gagné le grade d'Homme et sorti trempé du lot.

Le tran-tran du métier de chaque jour nous avait conduits, en marche-manœuvre, au village de Cercottes. Botte à botte, le commandant et moi, son adjudant-major, nous devinions de ce pays que mon nouveau chef retrouvait, après vingt-huit ans, lui, l'ancien caporal de l'armée de la Loire.

—Tenez! me disait-il, en précisant son récit de gestes sûrs, nous étions embusqués à la lisière de ces bois, au couchant au village; et là, plus au sud, dans ce pli de terrain, était comme une tranchée; nous avions, la veille, feuillé un des nôtres... Un chapeurier!... En battant en retraite, hélas! nous sommes passés sur sa tombe et nous avons planté le malheureux de notre pas tombé comme ceux que nous laissons derrière nous, comme nous-mêmes bientôt peut-être, en défendant le sol natal.

En retraite encore—naguère cependant une heure d'illusion avait sonné, une leur d'aube avait paru se lever sur les ténèbres de nos désastres... Ah! cette nuit de Coulmiers, au bivouac, nous l'imagination en rêve la future toile de Détails, où les fantômes de Valmy chevauchent les nuées à la suite des charges ardentes de leurs tambours... Avions-nous ressuscité l'épopée des levées en masse! Ah! la belle nuit, claire et froide, étoilée de mensonges!... Hélas! nous n'étions que tout petits-neveux des géants de la Révolution; nous pieds chancelants ne pouvions marcher avec leurs grands sabots, et en face de nos poitrines, dévouées certes, mais déprimées par les revers, ce n'étaient plus les armées disparates des alliés, mais l'ossature de fer du colosse allemand forgée par un demi-siècle de rancune et d'efforts.

Après un silence, le commandant secouait l'évocation du passé, revenait à la tâche présente de chaque jour d'ou traitaient les veaux, se préoccupait d'un détail de service; son expérience le faisait peser sur les détails de service; le souvenir du triste passé le confinait instinctivement dans l'axiome: la force principale des armées est la discipline.

Mais les lieux traversés le reprirent. Cette ferme, nous l'avons occupée—elle a sur la carte un nom sinistre: la ferme des Vendues... le triste cri arde dans les bouches, mais notre résistance l'a réhabilité. Ma compagnie garnissait ce mur; moi, caporal, j'étais là, exactement là, à cet angle. Il y avait—sans doute depuis il est mort et on l'a arraché—un poirier dont une branche gênait mon tir; énérvé, je me suis levé, j'allais la casser, quand elle me fut coupée sous le nez par un éclat d'obus...

A côté de moi—détail ridicule et tenace en ma mémoire—le chien de la ferme s'était campé et m'agaçait par son obstination à me flairer les mollets... Derrière mon créneau, j'ai tirillé une bonne heure... puis le clairon a sonné, et il a fallu s'en aller encore...

Le commandant releva son front un instant accablé, secoua le rêve, se rejeta au présent pour l'avenir. Nous étions là pour manœuvrer et nous instruire. Une halte aura lieu dans le village; on y fera un exercice de cantonnement. Les compagnies se rassembleront en bataillon en masse, sur la place, face à l'église. J'allai, au trot, communiquer l'ordre aux capitaines.

Les faiseurs formés, le commandant mit pied à terre; je l'imitai. —Sa bonne figure grave s'imprégnait d'une émotion naïve. Il me dit: —Je vais revoir l'église.

Il s'achemina, franchit le porche... je le suivis. Je le trouvais au bas de la nef. Gend dans un redressement des reins, front découvert, le physionomie sérieuse et cependant rayonnant une noblesse intérieure, mon chef pénétrait la modeste chapelle d'un regard reconnaissant qui évoquait la vision ancienne mais inefface... Un souvenir puis-sant revivait en lui.

Alors, avec un mâle sourire, un franc et clair regard, le caporal de 70 étenait le bras vers le chœur, désignant un coin à droite de l'autel, et simplement dit: —La veille de la bataille, là, je me suis confessé...

UNE ANECDOTE.

On a beaucoup parlé du Vol-taire de Houdon, à propos de l'incendie du Théâtre Français. On a rappelé que cette statue avait été commandée par Mme Denis, qui voulait offrir à l'Académie l'image de son oncle et, que s'étant ensuite brouillée avec l'Académie, la nièce du poète fit don de ce chef-d'œuvre aux Comédiens du roi. Mais personne ne s'est souvenu d'une anecdote rapportée dans les Souvenirs de Jouslin de La Salle, que publie en ce moment le Carnet historique et littéraire. Depuis que son Voltaire était entré au Théâtre Français, Houdon avait pris l'habitude de fréquenter assidûment ce théâtre. Dans les dernières années de sa vie, il venait chaque soir, et s'asseyait à l'orchestre, toujours à la même place. Un soir, la place resta vide; mais un homme, enveloppé d'une couverture, était entré dans le péristyle et s'était arrêté devant la statue de Vol-taire qui s'y trouvait alors...

—Tout à coup, sa tête se perdit, sa vue se trouble et il jette sur la statue, pour la voiler à tous les yeux, la couverture qui l'envelop-pait. C'était Houdon qui, dans le délire depuis le matin, avait échappé à sa garde-malade pour venir accomplir cette pensée de destruction. Ramené chez lui, deux heures après, le vieillard expirait à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

LE CHOIX D'UNE FEMME

La choix d'une femme est particulièrement difficile aux rois. Ils se marient par la voie diplomatique, et l'arrivée de leur fiancée leur cause parfois une fâcheuse surprise. Un monarque scrupuleux et qui souhaite le bonheur domestique devra exiger de ses ambassadeurs, pour guider sa décision, une description exacte et minutieuse. Ainsi fit Henri VII d'Angleterre, quand il voulut épouser la princesse de Naples. Le docteur Cabanes, dans un récent volume, qui est le quatrième du «Cabinet secret de l'histoire», rapporte les instructions que reçurent les trois envoyés du roi. Ils devaient étudier le train de la maison et le caractère de la princesse, vérifier son hâlement, examiner la couleur de ses cheveux, et la forme de son nez, etc., etc. Ces bon-serviteurs s'acquittèrent de leur mission avec une méthode et un zèle irréprochables. La nez de la princesse, écrivirent-ils, porte une petite éminence sur le milieu; de là il descend vers la lèvre comme pour la baiser... Admis au baisers, ils ne manquèrent pas d'y prendre des renseignements directs; ils rapportèrent au roi que la peau était extrêmement satinée, et la main de la royauté la plus engageante. Ils avaient moins de détails sur le pied, que la modestie de la princesse dérobaît à leurs études. Cependant, il leur parut jolies. Ils remarquèrent que les yeux étaient bruns et les poils des sourcils noirs ou du moins noirâtres. Pour l'haleine ils gô-tèrent autant que la bienveillance le leur permit. Et dans la conversation, attentifs et rusés, ils la vérifièrent sans paraître et prendre garde. Le roi souhaitait qu'elle ne fût parfumée d'aucune épice: ils purent lui écrire qu'elle n'avait de parfum que sa fraîcheur naturelle. Le coiffeur, enfin, leur rapporta un mélange de vivacité et de réserve.

L'appétit était excellent. Malgré tant de motifs de fixer son choix, Henri VII n'épousa pas la princesse de Naples. Beaucoup plus sage que son fils qui, au lieu de faire expertiser Anne de Clèves par des prud'hommes, l'épousa sur la foi d'un portrait trop flatteur: se dégoûta de la pauvre femme et, comme il avait l'esprit direct, il ne trouva pas d'autre expédient que de lui faire trancher la tête.

AMUSEMENTS

THEATRE TULANE.

Il y avait, hier, une matinée au Tulane. On y représentait «The Children of the Ghetto» et la salle était comble, malgré les circonstances contraires. Il y a dans ce drame un intérêt spécial qui attire la foule.

GRAND OPERA HOUSE.

On dit généralement que durant la semaine que nous traversons, les théâtres ont tort. Il n'y paraît guère à voir la foule qui se porte au Grand Opera House pour voir Monte Cristo, interprété comme il l'est par la délicieuse troupe Baldwin-Melville, ayant à sa tête M. Farnam et Miss Lyod.

CRESCENT THEATRE.

Nous ne croyons pas que l'on puisse obtenir plus franc succès que celui que vient de remporter depuis dimanche, la troupe des Troubadours qui entoure la Black Patti. Les exécutions de cette troupe de couleur ont un parfum d'originalité que l'on trouve rarement ailleurs.

Pour guérir à jamais de la constipation.

Prenez le Cascarol, Candy Cathartic, 10 cts et 25 cts. Si le C. C. ne vous guérit pas, les pharmaciens vous remettront votre argent.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Cri du cœur d'un ivrogne: —Pourquoi frappez-vous si brutalement votre concierge? —Comment... ma concierge? c'était donc pas ma femme!

On parle de X... qui discute-père son entourage par une inécusable paresse. Incapable de faire quoique ce soit de ses doigts, il passe ses journées dans une inaction absolue. —Au moins, lit-il un peu? —Lire, lui! Impossible: il lui faudrait tourner les pages!

Au restaurant:

—Ce n'est pas un bifteck, c'est un pavé! Le garçon, avec un sourire flatteur: —Monsieur a une dentition superbe!

Le Yellowstone Parc Disparait.

On tient de sources autorisées que les pierres qui ont donné le nom au Yellowstone Parc disparaissent graduellement. Des points cités à une époque pour les phénomènes extraordinaires que l'on y voyait, sont maintenant convertis en bêtises, ce qui fait voir que le travail de la nature est épuisé. Les touristes qui font bientôt avant que ces pierres aient disparu pour toujours. Cette information rappelle avec intention, le fait que le destin est la loi du monde, aussi bien géographiquement que physiquement. La santé est la chose la plus précieuse que l'on puisse posséder et l'on ne pourrait lui produire trop de soins. Au printemps vous devriez renouveler vos forces en retirant votre sang et le nettoyer avec le meilleur de tous les médicaments—le Hostetter Stomach Bitter. Il guérit aussi les désordres de l'estomac. Essayez-le.

DEPECHEES

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Confirmation de la mort du général de Villebois-Mareuil. Paris, France, 11 avril.—Le frère du général de Villebois-Mareuil a reçu aujourd'hui du secrétaire d'Etat du Transvaal, M. Reitz, un télégramme annonçant la mort du général. Ce télégramme se termine ainsi: En vous offrant mes sincères condoléances, je vous assure que nous déplorons sa mort, qui est une grande perte pour notre pays et notre cause.

Accident de chemin de fer.

Canton, Mississippi, 11 avril.—Un train de l'Illinois Central allant au sud a déraillé ce matin de bonne heure près de Canton. Le chauffeur Boyston et deux serrafiers de couleur ont été tués sur le coup. Le mécanicien Crisp a reçu des blessures graves. Il est resté plusieurs heures sous un wagon. L'accident est dû à un éboulement causé par les pluies récentes.

Continuation de la bataille à Elandslaagte et à Dewet's Dorp.

Pretoria, Transvaal, 10 avril.—Les derniers avis du théâtre des opérations établissent que la bataille continue à Elandslaagte, Natalie, et à Dewet's Dorp, Etat libre d'Orange; mais on n'a aucuns détails. —20—

LES BALLEES ROUNDLAP LEUR ONT FAIT GAGNER DE L'ARGENT.

Les Patrons des Moulins à égrener Roundlap parlent de leur gros bénéfice.

La dernière saison d'égrenage a encore démontré la supériorité incomparable de la balle Roundlap de la «American Cotton Company». Les fermiers qui avaient mis leur coton en balles Roundlap n'ont pas été seuls à en bénéficier, car même les patrons des moulins vieux-gendre ont profité de la concurrence créée par la présence de la balle Roundlap.

Les fermiers de tous les Etats cotonniers ont écrit des lettres aux propriétaires des moulins Roundlap demandant un aperçu des profits réalisés par leur coton mis en balles Roundlap. M. W. F. Hartley, Sr., qui a patronné le moulin, à Greenville, Ala., écrit en date du 3 février 1900: «Le point le plus important pour le fermier et celui qui doit l'engager à favoriser la balle Roundlap, c'est la hausse des prix qu'il lui doit, ceux-ci s'élevant bien au-dessus de ceux que rapporte la balle carrée. Elle a obtenu pendant toute la saison dernière \$2.00 de plus par balle que la balle carrée. Plus de 5,000 piastres ont été mises en circulation par la hausse des prix causée par cette seule cause.

M. F. M. Rogers a aussi écrit de Greenville, Ala.: «J'ai obtenu de 3/8 à 1/2 pour cent de plus par livre sur le prix du marché ici, pour les balles carrées. La balle Roundlap est une bonne aubaine pour les fermiers et leur a sauvé des milliers de piastres dans quelques mois.» M. J. D. Reily, de Centreville, Miss., a écrit le 4 dec. 1899: «Un autre avantage pour les fermiers est que le coton Roundlap rapporte un si bon prix que les acheteurs de la balle carrée ont été forcés d'élever leurs prix. En sorte que tous les fermiers bénéficient de l'installation d'une presse Roundlap dans une ville.»

M. J. D. Simonton, Temple, Tex., 12 nov. 1899: «J'ai reçu de \$1.50 à \$3.50 de plus par balle, pour mon coton que si je l'avais fait égrener et reçu en balles carrées. De plus, je sais que les prix payés par la «American Cotton Company» pour la graine de coton ont mis ceux qui achetaient la balle carrée dans l'obligation de payer de 10 à 50 points de plus.» M. J. L. Wood, de Venus, Tex., 2 décembre 1899, a écrit: «J'ai vendu à la «American Cotton Company» à son moulin à East Waco la première balle de coton qui ait été égrenée par le système de balle Roundlap à Waco, et depuis lors je vous vends mon coton en graine. Pendant les trois dernières années, y compris 1899, j'ai vendu mon coton à votre moulin Venus. Je puis sûrement dire que j'ai réalisé \$2.00 de plus par balle en vous le vendant en graine, que je ne l'eusse fait si je l'avais fait égrener et mettre en balles carrées, et de plus je me suis épargné beaucoup d'ennuis avec les acheteurs sur la rue. En raison du fait avancé par les égreneurs ordinaires et par ceux opposés au système Roundlap, que vous ne laissez pas de graine de coton aux fermiers, je tiens à dire que j'ai toujours obtenu de la graine de vous lorsque je vous en ai fait la demande.»

M. P. B. Hall, un marchand et planteur de Wayneboro, Gie, a écrit le 10 nov. 1899, à M. M. Wilkins & Jones, propriétaires du moulin Roundlap dans cette localité: «J'avais un lot de 20 balles, envoyées par vous, et sans en rien dire à personne je mis les échantillons sur le marché. Tous les acheteurs de la ville, euchèrent dessus les croyant du coton de balle carrée. Un d'eux offrit \$3.4 cents, un autre 5 87 1/2 cents, et un autre 5.95 cents, ce dernier faisant la remarque à ce moment qu'il offrait réellement un bon seizième de plus que le lot de coton ne valait. Sans connaître les prix qui m'avaient été offerts—et fait

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE.

VIII

(Suite.)

Le buste restait entouré des bandages très serrés; et des pansements cachait toujours les lèvres fermées des blessures, les

fièvres étroites par où était par-ti la vie. —Papa, fit Cécile, effleurant d'un baiser le front du malheureux.

Le blessé tressaillit, ses paupières battirent, une leur alluma ses yeux ternes. —C'est toi... Cécile? —Oui, nous sommes venus nous deux Albert.

—Et Zézette? —Elle est à l'école, je l'amènerai la prochaine fois. —J'aurais voulu la voir. —Demain. —Pourquoi ne l'avez-vous pas prise aujourd'hui? —Je te dis à cause de l'école. —J'ai si peu de temps... à la voir... à vous voir tous... Peut-être que... vous ne me retourneriez pas demain... Mais amenez aussi les autres, venez tous... en cas où j'y serais... —Papa... Elle ne sut que dire cela en-core, mais elle passa ses bras autour du cou du pauvre homme, l'embrassa, l'embrassa, mouillant de grosses larmes son visage en moult.

Le fils avait pris une des mains de Cécile. La pressait, silencieux, le goster contracté, la bouche tremblante, une émotion d'homme qui ne veut point pleurer. —Tu n'es pas plus mal, disait Cécile, en prenant sur elle, dans ton état quand il n'y a pas de pire, c'est qu'il a du mieux. —Il y a du pire... pourtant

on m'a donné une potion qui me rend des forces... —Justement, c'est l'heure, fit une voix d'homme.

L'interne de service passait, sa calotte sur la tête, vêtu de sa longue blouse blanche et de son tablier.

Il montra la bouteille pharmacéutique sur une tablette, près de la pancarte.

—Vous pouvez la lui donner vous-même, dit-il à la jeune fille, la grande cuillerée... Ça le ramène, vous allez voir. Cécile prit le flacon, versa dans la cuiller, pendant que l'interne s'éloignait. L'effet fut prompt. La leur qui ranimait les prunelles du malade, se changea en une flamme bizarre. —Je voudrais m'asseoir, mes enfants.

Cécile et Albert le soulevèrent sous les bras, arrangèrent derrière lui le traversin, l'oreiller, et quand il fut bien daplomb, toujours l'un d'un côté du lit, l'autre de l'autre, ils s'assirent aussi.

Il portait ses yeux brillants tantôt sur lui, tantôt sur elle; eux pâles, la bouche entrouverte, comme s'ils voulaient parler, sans l'oser, se regardaient. —Il les mit sur la voie. —Et votre mère. —Elle picure, maintenant, fit Cécile. —Ah!... Eh bien, voyez-vous, mes enfants, je préfère ma

place à la sienne. —Tu n'as pas tort, peut être, murmura Albert très sombre.

—Moi, j'ai le chagrin de vous quitter tous... J'ai été un bon père... je vous aimais bien, les grands et les petits.

—Nous le savons, firent-ils ensemble. Et ensemble, ils ajoutèrent: —Nous aussi, nous l'avons toujours bien aimé... —Pensez-vous à moi? Cécile cacha son visage dans ses mains; Albert se détournait.

—Ah! tais-toi, tais-toi... Non, il faut que je parle, pendant que j'en ai la force... Cette potion, qui sait si elle me fera demain l'effet qu'elle me fait aujourd'hui... Vous avez l'âge de me comprendre... On n'a jamais maché les mots autour de vous... Vous êtes les aînés, vous redirez ça aux autres plus tard... Je ne veux pas que mes enfants croient que leur mère était dans son droit en me tuant.

—On n'est jamais dans son droit quand on tue! fit Cécile avec une violence sourde; et si ce n'était pas notre mère, si nous ne connaissions pas son caractère... si nous ne savions pas ce qu'elle a souffert... quand même elle se serait cru des raisons pour en arriver là... nous la maudirions!

—Non... non... pardonnez-lui... comme je lui pardonne... Tu le dis, c'est son caractère...

elle a souffert, et elle souffrira... plus que moi... Mais je veux que vous sachiez, mes enfants, que, si deux ou trois fois, à cause de la vie infernale qu'elle me faisait, j'ai donné... un coup de canif... dans le contrat... ce n'était pas... avec madame Bossier.

—C'est vrai! prononcèrent-ils en une angoisse qui ressemblait à la déception.

—Je le jure! sur vos têtes!... Un voix de nouveau interrompit tout près du lit l'entretien, mais une voix familière que le fort de la Halle reconnut.

—Qu'est-ce qu'il jure donc, ce brave Jollivet? —Que jamais... je n'ai fait de traits à Amanda avec Mme Bossier, ma pauvre madame Harpin.

—Je le crois... Mme Bossier en jure autant sur la tête de sa petite... C'est doublement malheureux.

Et la marchande de poissons, touchant la main exsangue du blessé: —On oroit que ça va mieux, aujourd'hui? —Non... Et elle? —Elle? plutôt du mieux.

Elle n'ajouta pas, trouvant inutile d'affecter davantage Jollivet qui plaignait beaucoup Jeanne Bossier, ce que lui annonçait l'infirmité, qu'on craignait une sorte de décomposition du sang. —Ah! c'est un soulagement, au moins, qu'elle ne meure pas à

cause de moi... Son enfant a besoin d'elle.

—Je l'ai apportée, sa petite; elle est bien tranquille sur le lit, à côté de sa mère, à boire son biberon.

Mme Harpin se tourna vers Cécile et vers Albert. —Et vous, mes amis, ça va-t-il à peu près?... les miches? —La sœur répondit: —Oh! les miches eux, ils ne pâtissent pas... ils sont remis... C'est nous, qui comprenons toute la situation... Albert et moi, nous disions encore ce matin: il vaudrait mieux nous suicider.

—Et bien! elle est bonne, celle-là! —Pourquoi vous suicider? balbutia le père. —Toi ici!... Notre mère en prison... —Ou, quand j'y pense... elle en prison... Une femme qu'il n'y a pas plus honnête... Ah! que c'est triste... même quand tout se brouille dans ma tête, et que je me sens si faible... si faible... qu'il me semble que je suis en train de mourir... Cette idée-là ne me quitte pas.

—Ah! vrai mon pauvre homme, vous êtes encore meilleur que je ne croyais!

Il se mit à pleurer doucement, comme un enfant très faible dont le cœur est très gros.

Et Mme Harpin, qui venait de jeter cette phrase dans une indignation, un ressentiment contre celle qu'elle avait, bien en vain,

sermonnée, sentit le sien se fendre positivement.

Sur sa bonne face rubiconde, rouge à donner l'envie d'y craquer un allumette, les larmes coulèrent en ruissaux, l'émotion la plâissait, la plaignait de marbrures qui la faisaient maintenant comme violacée.

Le frère et la sœur recommandèrent à se regarder; Cécile, tout à l'heure sanglotante, refoulait maintenant ses pleurs; les yeux du jeune homme exprimaient l'attente, une sorte d'espoir.

Puis, ce spectacle, le digne chagrin du père qu'ils avaient, l'émouvement de cet homme, si robuste, si mâle, si beau parmi les plus beaux hommes de la corporation, qui leur inspirait cette fierté naïve des enfants à qui l'on a inculqué, à mots qu'il ne soit venu par atavisme, le culte de la force et le respect du bec; les navrèrent encore.

Leur désolation était d'autant plus grande qu'ils n'avaient jamais vu, eux, le chef de la famille abuser de sa supériorité physique.

Même dans les scènes de violence auxquelles donnaient lieu de plus en plus souvent la jalousie de leur mère, il ne brutalisait personne. C'était sur les objets qu'en général il se vengeait. Une soupière par la chambre, une table renversée, une chaise brisée, cela arrivait de temps à